

Oikoumene : le ténor et la cuisinière

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 2

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bibliographie

Jean-Georges Martin, **Assis parmi les Escargots**. Editions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1978. Diffusé en Suisse par Publidée, Lausanne.

Ne nous fions pas trop à ce titre. Jean-Georges Martin se tient debout, arbre parmi les arbres, dressé vers un ciel étoilé d'oiseaux. Rapide, il marche dans l'ombre verte des mousses, il traverse les saisons et les jours, il longe les ruisseaux. Il s'arrête dans les clairières, regarde, distille, restitue.

Voyage intérieur d'un poète terrestre et terrien, balade silencieuse d'un chasseur de bêtes et de plantes, il les traque avec des images, il les apprivoise avec l'amour. Son bestiaire se fait parfois humble et cocasse (puceons et fourmis), parfois noble (paons, libellules et oiseaux de paradis). Son herbier nous offre aussi bien l'églantine sauvage que la somptueuse rose sultane et la dangereuse belladone. Ingénieur, intimiste, comme un Jules Renard ou un Francis Ponge, son lyrisme, tempéré par un humour féroce, nous emporte dans ses envolées: le lecteur se croit transformé en

météore... Mais dans un atterrissage brutal il se retrouve soudain caillou modeste dans la paume de Martin le Magicien. Magicien mais jamais illusionniste, poète mais jamais poétiseur, l'auteur nous envoûte. Son étincelante poussée d'images, tendres et insolites, ne pourra que fasciner l'amateur de poésie vraie et de vraie poésie.

M. C.

Henry Sarraz, **Mémoires et Histoire de René Grandjean, pionnier de l'aviation**. Editions de la Thièle, Yverdon, 1978, prix Fr. 27.—, ainsi que chez l'auteur à Avenches.

A dix-huit ans, en 1904, René Grandjean «monte à Paris». Sa formation? Scieur-menuisier dans l'entreprise de son père. C'est un «mordu» de mécanique. Il devient bientôt chauffeur du marquis de Montebello, puis celui du sultan Omar Bey d'Egypte. Jusqu'au jour où, chez ses parents, il déclare: «Je vais quitter le prince et voudrais construire un aéroplane ici, à la maison!»

Et il le construit, mais avec quelles difficultés... Exilé à Dübendorf — alors un immense marécage — il fait preuve de la plus grande ténacité pour qu'enfin: «Un jour, je me suis trouvé en l'air sans m'en apercevoir!»

C'est le succès: première traversée du lac de Neuchâtel (18.6.1911), Grand Prix de l'Automobile-Club suisse

(4.12.1911), premier «avion à skis» (Davos 1912) et enfin le Prix Eynard (4.9.1912) avec son hydro-avion entièrement suisse.

Mais qui était cet éternel chercheur aux mille inventions, celui qui disait: «Si j'avais eu des moyens financiers, j'aurais voulu rencontrer un type dans mon genre...»? Pour le savoir, lisez ses mémoires et vous serez conquis par le personnage amical, passionné...

«Aînés», qui s'honore de l'amitié de Mme Pierrette Grandjean, veuve du grand René, recommande cet excellent ouvrage à ses lecteurs. G. G.

Madeline Chevallaz, **La petite Frida**. Editions Payot, Coll. «Histoires d'ici», Lausanne 1978.

La mode est à l'autobiographie, aux confessions, aux souvenirs. Peut-être Madeline Chevallaz sacrifie-t-elle un peu à cette mode. Mais ne lui en faisons pas grief. Le portrait de «la petite Frida» s'impose à nous car il sonne juste. A la fois dure et douce, généreuse et narquoise, cette petite montagnarde, aussi indépendante qu'une chevette, revit pour nous sous la plume acérée de Madeline, sa fille. C'est un beau témoignage filial, à l'image de la jeune paysanne qui, sur la couverture du livre, nous regarde droit dans les yeux.

M. C.



Le ténor et la cuisinière

Nous autres, Suisses, sommes généralement peu démonstratifs. Les Nordiques sont froids, on le sait. Nous tenons d'eux peut-être cette gêne que nous éprouvons à exprimer nos sentiments. L'enthousiasme ne nous est pas familier. Nous préférons rester sur une prudente réserve, confondant sentimentalité et amour. Dans la crainte de paraître ridicules nous nous taisons, c'est plus simple et plus sûr, mais quel dommage!

Je pense à cette famille de paysans de chez nous: le père et les enfants étaient

réunis autour du lit où la mère se mourait. Retenant leurs larmes ils attendaient son dernier soupir. Rompant le silence angoissant le fils aîné se pencha alors vers celle qui allait les quitter. «Tu sais, maman, on t'aimait quand même bien...» «Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit?» fit-elle dans un souffle. Cela lui aurait fait si chaud au cœur. Mais non, jamais ils ne le lui avaient dit.

Les gens du sud sont beaucoup plus expansifs. Si vous avez des amis dans le Midi vous savez combien chaleureux est leur accueil, cordiale leur hospitalité. Ils vous ouvrent tout grands les bras et s'ingénient à vous faire plaisir.

On raconte que le célèbre ténor Caruso, lors d'une tournée en Amérique, fut invité à un banquet où on lui servit des spaghetti, son mets préféré, oh! c'était des spaghetti si délicieux qu'il n'en avait jamais mangé de pareils, lui le connaisseur, dans son propre pays. Il aurait pu dire simplement: «Félicitez la cuisinière de ma part.» Non. Il faut qu'éclatent sa joie et sa reconnais-

sance. Il court à la cuisine et se plante devant la femme qui a réalisé cette merveille. Il la comble d'éloges, par la parole et par les gestes, comme seul un Italien peut le faire. Mais elle retourne vite à ses casseroles. Il met la main dans sa poche et en tire une pièce d'argent. «Bien, bien, mais qu'il s'en aille!» Caruso est déçu de l'attitude si sèche de cette fée de la cuisine, mais il ne s'en tient pas là, il dispose encore d'un moyen. Sur le pas de la porte il se retourne et se met à chanter un air, un air d'opéra si beau, si puissant, si poignant qu'elle laisse là ses marmites, écoute en silence et s'essuie les yeux où perlent des larmes d'émotion.

Et je me dis que nous pourrions parfois faire tant de bien simplement en sortant de notre réserve, en substituant à notre silence des paroles de reconnaissance, en louant Dieu pour ses bienfaits et sa magnificence et en témoignant mieux notre affection à ceux qui nous sont chers ainsi qu'à notre prochain si souvent privé d'amour.

† Paul Siron, pasteur